

## Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



# Les souvenirs de voyage de Jeanne Bellonie Bourdaret : l'écriture féminine et l'exploration de l'Orient à la fin du dix-neuvième siècle

François-Emmanuel Boucher 

Volume 21, Number 2, 2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1115091ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4900>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Boucher, F.-E. (2024). Les souvenirs de voyage de Jeanne Bellonie Bourdaret : l'écriture féminine et l'exploration de l'Orient à la fin du dix-neuvième siècle. *Voix plurielles*, 21(2), 147–168. <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4900>

### Article abstract

Publiés par la Librairie Hachette, les récits de voyage de Jeanne Bellonie Bourdaret – À travers l'Arménie russe (1891 ; 1892), En Asie mineure, souvenirs de voyages en Cappadoce (1896) et En Asie mineure : Cilicie (1898) – forment un contraste avec ceux rédigés par le savant Ernest Chantre à la suite de leur expédition commune au Caucase, en Cappadoce et en Cilicie. L'article examine l'espace narratif de l'écriture de voyage au féminin, espace considéré à l'époque comme subalterne et secondaire, et s'interroge sur les raisons qui expliquent l'un des paradoxes produit par la postérité sur la valeur accordée aux récits des couples voyageurs du dix-neuvième siècle, soit l'intérêt grandissant pour les écrits dits féminins et le discrédit que connaissent de nos jours de nombreuses théories produites par les érudits férus de craniologie à une époque où l'impérialisme européen connaît son apogée.

© François-Emmanuel Boucher, 2024



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

**Les souvenirs de voyage de Jeanne Bellonie Bourdaret :  
l'écriture féminine et l'exploration de l'Orient à la fin du dix-neuvième siècle**

**François-Emmanuel Boucher**, Collège militaire royal du Canada

**Résumé**

Publiés par la Librairie Hachette, les récits de voyage de Jeanne Bellonie Bourdaret – *À travers l'Arménie russe* (1891 ; 1892), *En Asie mineure, souvenirs de voyages en Cappadoce* (1896) et *En Asie mineure : Cilicie* (1898) – forment un contraste avec ceux rédigés par le savant Ernest Chantre à la suite de leur expédition commune au Caucase, en Cappadoce et en Cilicie. L'article examine l'espace narratif de l'écriture de voyage au féminin, espace considéré à l'époque comme subalterne et secondaire, et s'interroge sur les raisons qui expliquent l'un des paradoxes produit par la postérité sur la valeur accordée aux récits des couples voyageurs du dix-neuvième siècle, soit l'intérêt grandissant pour les écrits dits féminins et le discrédit que connaissent de nos jours de nombreuses théories produites par les érudits férus de craniologie à une époque où l'impérialisme européen connaît son apogée.

**Mots clés**

Bourdaret, Jeanne Bellonie ; Chantre, Madame B. ; Chantre, Ernest ; Voyage ; Empire ottoman ; Craniologie

**Espace discursif secondaire et impérialisme européen**

Publiés chez la Librairie Hachette dans la collection *Le tour du Monde. Nouveau journal de voyage*, les trois récits de voyage de Jeanne Bellonie Bourdaret sont les suivants : *À travers l'Arménie russe* (1er et 2e semestre 1891 ; 2e semestre 1892), *En Asie mineure, souvenirs de voyages en Cappadoce* (Nouvelle série 35, 29 août 1896) et *En Asie mineure : Cilicie* (Nouvelle série 13, 26 mars 1898). Ils s'inscrivent dans le vaste courant littéraire occidental qui, dans la seconde partie du dix-neuvième siècle, cherche à rendre compte de la particularité des mœurs et coutumes des habitants des diverses régions qui vont de l'Empire ottoman jusqu'à celles qui entourent les rivages de la mer Caspienne. Épouse d'Ernest Chantre, professeur de paléontologie et d'archéologie à l'Université de Lyon, titulaire de la chaire de géologie à l'École d'agriculture du département du Rhône et spécialiste de l'âge du fer et du Caucase, Bourdaret accompagne son illustre mari et livre, à sa manière, ses observations sur les régions où la conduisent les explorations scientifiques de son époux.

Bourdaret, qui signe tous ses textes Mme B. Chantre, fait partie de ces épouses lettrées qui, au dix-neuvième siècle, suivent non seulement leur mari là où le savoir les interpelle, mais laissent

aussi un récit de leur expérience de voyage sur leurs séjours dans ces contrées lointaines. Comme le souligne Margot Irvine dans son étude magistrale sur les récits de voyage des couples au dix-neuvième siècle, les épouses écrivaines européennes produisent des récits qui se démarquent nettement de ceux que publie leur mari. Il existe une séparation des genres qui se manifeste dans une écriture distincte. Le mari et l'épouse visitent les mêmes lieux, ils arpentent les mêmes villages, ils séjournent dans les mêmes auberges et dorment sous le même pavillon mais leurs thèmes, leurs manières d'écrire et de narrer divergent considérablement. Les différences sont loin d'être superficielles. L'homme produit des théories savantes qui assurent le prestige du progrès scientifique dans divers domaines comme l'histoire, l'anthropologie, la linguistique, la craniologie, l'archéologie ou, encore, l'étude des Antiquités (romaine, grecque, égyptienne, mésopotamienne, assyrienne), alors que la femme s'en remet le plus souvent à un journal de bord qui transmet ses impressions qui fluctuent au fil des jours selon les diverses rencontres et les péripéties du moment. Mme B. Chantre et son mari représentent un cas typique, pour ne pas dire exemplaire, de cette séparation des tâches et de cette spécificité du regard qui sont le propre du récit de voyage produit par des couples au dix-neuvième siècle.

Il faut souligner que le statut social de la voyageuse écrivaine se réduit le plus souvent, à cette époque, à être l'épouse *d'un autre*, d'un grand érudit qui, lui, sans exception aucune, s'avère un homme admiré par ses pairs, un savant institutionnellement reconnu qui bénéficie de l'aide monétaire de l'État et de l'appui consulaire pour effectuer ses périples scientifiques. Les hommes qui voyagent « en tant qu'ingénieurs, archéologues, botanistes ou orientalistes, ancr[ent] leur récit de voyage dans leur discipline », ce qui n'est pas le cas des voyageuses qui les accompagnent (Irvine 9). Aucune ne possède les mêmes attaches institutionnelles ; aucune n'est associée à une chaire ou à un poste universitaire, sans même parler d'un accès possible à une quelconque forme de financement, « leurs options, poursuit Irvine, étant limitées par ce que prescrivait leur genre sexuel ainsi que par l'étroit champ d'activités professionnelles qui leur était ouvert à l'époque » (9). À part quelques rarissimes exceptions, la voyageuse européenne du dix-neuvième siècle voyage *parce qu'elle suit un époux*. Sans Ernest Chantre, Bourdaret n'aurait jamais pu raconter ses pérégrinations en Anatolie, en Cilicie ou celles effectuées dans la région du Caucase. Bourdaret n'existe pas en quelque sorte. Son nom est à peu près inconnu ; elle a pour seule caractéristique d'être Madame B. Chantre, épouse de l'érudit mari spécialiste de l'âge du fer. Cet état de fait n'est pas unique à cette dernière et s'applique aussi à Madame Hommaire de Hell, à Madame de

Bourboulon, à Madame Dieulafoy, à Madame de Ujfalvy-Bourdon, autrement dit, à la quasi-totalité des femmes qui voyagent dans des contrées lointaines tout au long du dix-neuvième siècle.

La subordination que connaît la femme voyageuse européenne, n'est évidemment pas anodine. Elle illustre un ordre du monde dans lequel l'homme européen est omnipotent et a juridiction sur son épouse. C'est lui qui prédomine, qui dicte la loi, qui formule le savoir, qui conquiert le vaste monde toujours à *découvrir* et qui préside au destin de ses inférieurs et de ses subordonnés. Cette dépendance n'est pas sans importance non plus sur l'espace discursif qu'occupent les récits de voyage que publient les épouses qui, il faut aussi le souligner, ne peuvent alors publier « sans l'autorisation de leur mari » (Irvine 94). Elles sont condamnées à demeurer des êtres inférieurs et, dans leur récit, à narrer ce qui relève du négligeable aux yeux du public érudit de l'époque. Évoluant à l'extérieur des institutions savantes, sans titre ou profession qui leur sont propres, elles sont, dans leur écrits, vouées à explorer un espace narratif subalterne, à décrire un état des lieux en genre mineur, à être la représentante attitrée de la description des faits et des gestes du quotidien de l'expédition. Dans leurs publications, les épouses produisent un savoir plus trivial que le dix-neuvième siècle classe à la fois comme secondaire et, surtout, comme *convenable à une femme*. Dans ses trois récits, Madame B. Chantre use d'un langage simple qui ne débouche sur aucune grande théorie anthropométrique. Elle n'emploie aucun concept savant et n'a évidemment pas la prétention de faire progresser la science sur quoi que ce soit. Son comportement est exemplaire autant comme voyageuse que comme écrivaine. Madame B. Chantre remplit parfaitement son rôle d'épouse.

C'est l'étude des conséquences de cette limitation discursive qui est au centre de mon article. À partir des trois récits de voyage de Bourdaret, je réfléchis à la nature des différences entre ces trois textes et ceux écrits par Ernest Chantre à la suite de leur expédition au Caucase, en Cappadoce et en Cilicie de manière à dégager ce qui caractérise cet espace narratif qui était considéré à l'époque comme subalterne et secondaire. De quoi, au juste, rend compte cet espace narratif négligeable qui aurait, entre autres, comme caractéristique principale d'être descriptif, d'être prosaïque, c'est-à-dire, selon les normes et les codes d'alors, d'être féminin ? Ce faisant, je cherche aussi à m'interroger sur les raisons qui expliquent l'un des paradoxes produit par la postérité sur la valeur accordée aux récits des couples voyageurs du dix-neuvième siècle, soit l'intérêt grandissant pour les écrits dits féminins et le discrédit quasi complet que connaissent maintenant les théories produites par les érudits époux. Un renversement s'est opéré depuis plus

d'un demi-siècle. Les récits de Bourdaret sont toujours lisibles aujourd'hui et fourmillent de renseignements divers autant sur la mentalité européenne que sur la situation socio-économique des peuples visités alors qu'il semble impossible d'en dire autant des tableaux statistiques sur les mesures crâniennes qui tapissent par dizaines les écrits de son illustre époux, professeur de paléontologie et d'archéologie à l'Université de Lyon. L'indice céphalo-mandibulaire a perdu son lustre depuis cette époque, sans mentionner les statistiques sur le diamètre bi-palpébral ou la hauteur auriculo-bregmatique que le « nouveau compas glissière anthropologique » permet, aux dires d'Ernest Chantre lui-même, de mesurer avec une précision beaucoup plus grande que celui inventé jadis par Paul Broca (« Nouveau compas », 83). Mesurer des crânes n'est plus aujourd'hui dans l'air du temps.

Il reste un autre point à souligner pour avoir un regard plus juste sur la production discursive que génère l'épouse du savant explorateur. Même si Bourdaret ne tire pas ses propres statistiques à partir de mesures anthropométriques variées de manière à énoncer une grande théorie généralisante sur la nature de tel ou tel peuple ou le propre de telle ou telle période historique, les impressions disons plus terre-à-terre et plus prosaïques de Mme B. Chantre au moment où elle va à la rencontre des peuples non-européens, connaissent aussi de fortes limitations qui sont, bien sûr, d'une nature distincte de celles de son époux. Ce n'est pas parce que Bourdaret ne dresse pas de tableaux qui recensent la largeur bi-zygomatique du facies des populations du Caucase ou de celles de l'Anatolie qu'elle est pour autant exempte de préjugés. Il n'y a pas, d'un côté, les calculs froids et farfelus colligés par les messieurs éblouis par le pouvoir scientifique des mesures crâniennes et, de l'autre, la contrepartie lumineuse faite de « descriptions denses » à la manière de Clifford Geertz qui serait produite par les épouses. Les récits de voyage des couples ne se divisent pas de manière aussi simple et aussi tranchée. Comme le souligne avec raison Nicolas Bourguinat, « la féminité ne prédispose pas à une appréhension plus nuancée des régions bordières de l'Europe que celle à laquelle prépare la masculinité » (6). L'idéal d'une neutralité axiologique ou la remise en question de la magnificence de la civilisation européenne et de son rôle civilisateur ne traversent pas plus l'esprit de Mme B. Chantre que le questionnement sur la valeur anthropologique de l'indice céphalo-mandibulaire celui de son époux. L'absence de mesures crâniennes et de tableaux statistiques ne prémunit pas contre la condescendance et le sentiment de supériorité. Quoique femme et inféodée à un espace discursif secondaire qui se limiterait à la description prosaïque du quotidien, Bourdaret demeure aussi une Française qui participe, à sa façon, c'est-à-dire en genre

mineur, à l'impérialisme européen de l'époque. Pour reprendre une idée phare développée par Isabelle Ernot, « le discours civilisateur qui justifia l'entreprise coloniale fut co-produit par les femmes tout autant que par les hommes » (53). La rencontre au dix-neuvième siècle d'un regard proprement « autre » sur l'Orient, un regard qui serait plus emphatique, un regard plus subtil, plus nuancé, demeure largement une vue de l'esprit. Le « fardeau » de la femme blanche existe aussi ; il a ses thèmes et possède ses caractéristiques.

### **Le discours de l'explorateur masculin : Ernest Chantre et les mesures anthropométriques**

Dans son article « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés », article de près d'une cinquantaine de pages publié en 1982 dans la *Revue d'histoire d'Outre-mer*, le géographe Numa Broc fait la typologie des caractéristiques de l'explorateur français typique au dix-neuvième siècle, de manière à mieux définir son origine socio-économique, son rôle social et sa nature particulière. L'auteur du monumental *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle* publié en 4 volumes entre 1988 et 2003 n'hésite pas à donner des traits spécifiques à cet explorateur générique qui représente au dix-neuvième siècle ce « bourgeois-conquérant » qui serait à « l'avant-garde de cette Europe qui se lance à l'assaut du monde avec un enthousiasme juvénile et une bonne conscience inaltérable » (237). Comme le souligne dès 1888 Charles Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris, les explorateurs ne sont plus les baroudeurs d'autrefois ; ils ne « s'en vont plus courir le monde à l'aventure, sans autre idée que celle de faire beaucoup de chemin et de passer là où nul autre n'avait mis les pieds » (238). Dans l'esprit de Maunoir, souligne Broc, l'explorateur moderne est celui qui « étudie une région », celui qui ajoute des « données » sur le climat, sur les hommes, sur le sol, les végétaux, les animaux. Il est un érudit dont l'ultime mission est le progrès de la science. Pour mieux connaître ce qui caractérise cet explorateur générique, poursuit Broc, il faut souligner le fait qu'il soit d'abord un homme. Le plus souvent, cet homme est âgé d'une trentaine d'années et il appartient à l'une de ces trois grandes catégories sociologiques : il peut être un religieux, un militaire ou un scientifique. En fait, s'ils ne sont pas des militaires ou des religieux, les explorateurs masculins âgés d'une trentaine d'années appartiennent nécessairement à la catégorie du savant. « Le savant, enchaîne-t-il, est celui qui veut avant tout faire progresser sa discipline, et pour qui l'exploration n'est qu'un *moyen* pour élargir le champ de la science : il est botaniste, géologue, ethnologue... avant d'être voyageur » (252).

Broc souligne aussi comme autre caractéristique la capacité de l'explorateur à accumuler le capital nécessaire pour mener à bien ses expéditions. Voyager à l'extérieur de l'Europe demeure toujours un exploit rarissime qui nécessite dépenses, contacts et organisation. Pour assurer le prestige de sa carrière universitaire, le savant explorateur doit, en plus d'être institutionnellement reconnu, développer un talent particulier pour obtenir des subventions auprès de divers ministères. Sans fonds public, pas de voyage et sans voyage pas de progrès scientifique. Le voyageur générique possède les caractéristiques suivantes : il a un poste universitaire ; il produit des publications savantes ; il a ses contacts dans de multiples instances ministérielles et sait obtenir de l'argent et gérer des sommes parfois considérables à l'instar d'Ernest Chantre qui, rappelle Broc, est, sans conteste, le « 'champion' des missions du ministère de l'Instruction publique » (255) à son époque. Le professeur de paléontologie et d'archéologie à l'Université de Lyon réussit l'exploit inégalé d'obtenir « des subsides presque annuellement entre 1873 et 1907 » (255) et demeure l'un des plus grands explorateurs que produit la France sous la Troisième République.

Faire avancer la science est ainsi la finalité des voyages du savant explorateur et, en ce qui concerne Ernest Chantre, cet avancement demeure impossible sans la compilation de statistiques à partir d'une quantité impressionnante de mesures crâniennes. Comme aimait à le répéter Paul Broca, « je préfère quelques bonnes mensurations prises sur le vivant aux plus éloquentes descriptions des voyageurs<sup>1</sup> ». En bon élève de l'auteur de *Sur la mensuration de la capacité du crâne* (1873), Ernest Chantre applique cette règle à toutes ses expéditions. Le processus évolutif repose sur des lois déchiffrables du fait qu'il existe des relations claires et sans équivoque entre le développement de l'histoire, les dimensions des formes crâniennes et les données anthropométriques de diverses populations. Il n'y a pas lieu de séparer l'histoire des peuples des nouveaux acquis de la science naturelle. À la manière des voyages de Charles-Eugène Ujfalvy qui ont pour finalité de peaufiner sa théorie maîtresse sur les spécificités ethno-crâniennes des peuples touraniens, les voyages d'Ernest Chantre visent à une meilleure compréhension *des peuples primitifs* qui habitent l'Asie Mineure et le Caucase, peuples qui perdureraient dans ces régions depuis l'époque où débute l'âge du fer. Définir les transformations anthropométriques qui marquent les grandes étapes du progrès des civilisations préhistoriques reste le champ d'expertise du titulaire de la chaire de géologie à l'École d'agriculture du département du Rhône. C'est la production d'un tel savoir qui fait sa renommée et qui assure un financement continu à ses

expéditions. À la fin du dix-neuvième siècle, comprendre l'évolution humaine en parcourant l'Asie requiert du quantitatif et non seulement des observations.

La physionomie et la morphologie générale d'un individu, d'une famille ou d'une race peuvent, assurément, s'établir par l'observation directe et se décrire à l'aide de qualificatifs, ainsi que par de nombreuses photographies prises toutes sous le même aspect, c'est-à-dire, face et profil, sur des sujets bien choisis. Toutefois, ces documents, que l'on doit considérer comme indispensables, resteraient incomplets s'ils n'étaient accompagnés de mensurations multiples et rigoureuses. Les proportions du corps, la forme des yeux, du nez, de la face et de la tête en général, ne peuvent être étudiées et connues que grâce à des recherches anthropométriques. (Ernest Chantre, *Recherches anthropologiques*, X)

Voici énoncée en quelques phrases la justification essentielle qui donne son fondement à la prise de mesures crâniennes. Sans données anthropométriques précises, l'analyse demeure incomplète, voire superficielle. Le voyage en « Asie occidentale » et en « Transcaucasie » offre à Ernest Chantre l'occasion de mieux connaître les spécificités morphologiques des peuples qui auraient rencontré une très faible mixité raciale depuis la fin du néolithique. Le but, par exemple, de sa mission aux confins ouest de l'Empire Ottoman en compagnie de Mme B. Chantre au début des années 1890, est « la recherche des vestiges des peuples primitifs de la Cappadoce [...] » (VI), travail qui implique l'établissement d'une banque de données sur des échantillonnages significatifs pour les divers groupes ethniques de cette région, échantillonnage qui conduit à la construction de tableaux établissant le lien entre les différentes mesures ainsi que la mise au point d'indices permettant des classifications selon les mensurations obtenues. C'est un travail qui se veut sérieux et qui nécessite le cumul de milliers de données anthropométriques :

J'ai pris des mensurations sur près de deux mille hommes et photographié plus de deux cents types bien choisis, appartenant à vingt peuples différents. Mes observations morphologiques et anthropologiques exécutées sur chaque individu montent à vingt-cinq en moyenne ; il en résulte que le total de mes opérations s'élève, pour les trois dernières campagnes, à plus de cinquante mille. (XII)

Cinquante mille mesures différentes sont ainsi colligées et sont présentés dans des tableaux statistiques imposants. Les confins orientaux de l'Empire Ottoman de même que ceux de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan permettent à Ernest Chantre d'accumuler des mesures anthropométriques à partir desquelles il fonde ses analyses. On verra plus loin, grâce aux écrits de Bourdaret, la manière dont s'effectuaient ces mesures lors de la visite des villages, sujet évidemment trop terre-à-terre pour qu'il soit noté par l'érudit mari qui passe sous silence les difficultés que rencontre ce type d'opération une fois rendu sur le terrain. En théoricien qui sait



comment faire progresser le savoir, Ernest Chantre se limite dans ses *Recherches anthropologiques dans l'Asie occidentale* à indiquer les étapes méthodologiques suivies de manière à souligner la solidité de sa démarche, sans mentionner toutefois les réactions souvent outrées des populations locales à l'idée de voir des étrangers, *a fortiori* des Européens, mesurer leur crâne avec d'étranges compas de fer. Chantre ne s'encombre guère à noter ce détail trivial à ses yeux. Il va à l'essentiel et décrit avec aplomb sa méthode pour accumuler « des mensurations multiples et rigoureuses ». On note d'abord le nom, explique-t-il, le sexe, l'âge, la religion, le lieu de naissance, la couleur des yeux et des cheveux des habitants puis à l'aide des instruments de mesure appropriés à l'exemple du « nouveau compas glissière anthropométrique », on inscrit, dans des graphiques, les données suivantes :

1° Diamètres de la tête, antéro-postérieur maximum, transverse maximum et auriculo-bregmatique ; 2° hauteur totale de la face, de la glabelle au point mentonnier, et largeur bi-zygomatique ; 3° diamètre bi-palpébral externe et interne ; 4° hauteur totale du nez de la racine à l'épine et largeur maximum aux ailes ; 5° hauteur et largeur maximum de l'oreille ; 6° largeur de la bouche aux commissure ; 7° hauteur de la taille debout, déchaussé ; 8° largeur de la grande envergure totale aux deux médius.

Observations spéciales relatives aux déformations céphaliques, aux mutilations, tatouages, etc. Courbes céphaliques à la lame de plomb. (XII)

Si je voulais synthétiser en une seule phrase la nature de sa démarche anthropologique, j'avancerais que, pour Chantre, comprendre la nature des populations qui habitent ces régions repose sur une série de calculs statistiques. Cent-vingt mesures de Turcs cappadociens « soumis à la mensuration auriculo-bregmatique », montrent une nette distinction, souligne-t-il, de cette population avec « les groupes les plus superbrachycéphales comme ceux des Kizilbachi et des Bektachi de Cappadoce et de Lycie », si l'on se rapporte aux variations de « l'indice hypsicéphales » (210).

Chantre ne se limite pas à mesurer le crâne d'un seul peuple ou d'une seule ethnie. Sa démarche est comparative. Pour comprendre, par exemple, qui est Turc, il faut aussi mesurer le crâne des Kurdes, des Grecs, des Arméniens, des Syro-Cappadociens, des Ossètes, des Kalmouks, etc. ; autrement dit, la mesure des crânes de près d'une vingtaine de minorités qui vivent à l'est de l'Empire Ottoman et sur les rivages de la Mer Caspienne est nécessaire à la compréhension globale de ces diverses populations. Le cumul de cinquante mille mesures différentes indique ici le sérieux de sa démarche, ce qui sans doute le distingue parmi ses pairs et le range comme un grand savant explorateur digne d'être financé par le gouvernement français. Fait encore plus étonnant, Chantre ne semble avoir aucun réel intérêt à expliquer la situation politique des régions visitées, les modes



humains présentés étaient plus proches des hommes préhistoriques que du visiteur occidental » (35-36). Chantre n'est pas le seul savant explorateur à s'intéresser aux « races primitives ». Les catégories de pureté raciale, de mixité raciale ou de dégénérescence qu'il utilise *ad nauseam* pour classer, à sa manière, les populations qu'il visite en compagnie de son épouse ne lui sont en rien spécifiques : elles appartiennent à son époque qui voit dans des données quantifiables le *nec plus ultra* de la valeur d'un savoir reconnu.

### **Mme B. Chantre, le prosaïsme et la description du quotidien des explorations**

C'est maintenant qu'il faut examiner ce que Bourdaret, alias Mme B. Chantre, épouse du sous-directeur du Muséum d'histoire naturelle de Lyon, fait dans ses récits de voyage. Confinée à ce qui serait le quotidien des expéditions, il va de soi qu'elle ne théorise pas et, surtout, qu'elle ne cherche pas, grâce à de grands concepts totalisants, à subsumer ses observations en une théorie unifiée visible dans des tableaux synthétisant des mesures crâniennes. Ses textes ne s'apparentent ni à ceux d'un scientifique ni à ceux d'un historien qui tiendrait un discours de spécialiste sur certaines régions de l'Arménie ou des territoires limitrophes de l'Empire Ottoman. Ses trois récits visent un plus large auditoire et prennent la forme d'un journal de voyage qui suit les codes de la littérature réaliste du dix-neuvième siècle. On contemple et on décrit, du moins c'est le principe de départ. Bourdaret raconte ce qu'elle dit avoir vu et narre ce qu'elle aurait vécu lors de ses expéditions. Elle effectue un travail de terrain, ce qui place sa narration à l'extérieur de la sphère de l'invention romanesque. Ce que Madame B. Chantre donne à lire dans ses récits, serait tout simplement une suite d'observations dont la transposition narrative reflète ce qu'elle vit en compagnie de son mari. Elle livre un témoignage qui rend compte de l'expérience d'une Européenne de la fin du dix-neuvième siècle une fois qu'elle se trouve dans ces régions éloignées où existent d'autres mœurs, d'autres croyances et d'autres modes de vie.

Alors que les discours des hommes « focalisent surtout sur la science » écrit Irvine, ceux des épouses « privilégient quatre sujets – le pittoresque, l'exploration sociale, les femmes, le quotidien [...] » (16). À l'opposé de son époux qui théorise avec des textes « parsemés de tableaux, de diagrammes, de notes en bas de page et de citations » (78), Madame B. Chantre demeure celle qui raconte ses pérégrinations en offrant au lecteur une quantité surprenantes d'informations sur ce qu'implique le fait de voyager en Asie à cette époque. Il est possible, par ses écrits, de comprendre davantage la manière dont ces explorations pouvaient se vivre au quotidien, de

connaître les difficultés rencontrées en cours de route et d'entrevoir les conditions socio-économiques des habitants de ces régions lointaines. Bourdaret est celle qui peint les aléas du voyage, celle qui rend compte de la nature des paysages, celle qui fait des commentaires sur les intempéries, sur le froid, sur la neige, sur la condition souvent pitoyable des routes escarpées, si ce n'est sur l'hospitalité parfois discutable de certains chefs de village renfrognés et hostiles. Grâce à ses récits, le lecteur sait où l'on dort, ce que l'on mange, la manière dont on négocie dans les marchés publics, les tractations pour se procurer de nouveaux chevaux, les pourparlers pour engager un guide et, évidemment, les difficultés que rencontre la mensuration des crânes. Des logis infestés de poux et la constante insécurité sont la norme. Avec ses préjugés de bourgeoisie européenne férue d'Antiquité grecque et latine, Madame B. Chantre dresse l'état général des lieux, ce qui renvoie aussi à son lot de commentaires méprisants et à la description systématique de la pauvreté, de l'ignorance et du dénuement de la plupart des populations visitées.

L'intérêt de Bourdaret dans ses trois récits de voyage se fixe à la fois sur le lointain passé des régions qu'elle visite et sur les conditions actuelles d'existence sans que l'histoire à proprement dit, par exemple, des Arméniens, des Turcs, des Azéris, des Kalmouks, ou des autres peuples de l'Anatolie ou de la Cilicie, ne capte moindrement son attention. Elle s'intéresse à l'Antiquité ou au présent *stricto sensu* de ces régions. C'est un aspect du texte qui surprend et qui semble souvent la norme au dix-neuvième siècle comme l'avait déjà remarqué V. V. Barthold, avançant que l'une des opinions les plus couramment émises était alors « que les peuples d'Orient n'ont pas et n'ont jamais eu d'histoire dans le sens européen de ce mot<sup>2</sup> » (39). Madame B. Chantre note la forme des ruines antiques et la misère des populations locales comme si rien n'avait jamais existé entre les deux. L'évolution historique demeure la grande tâche aveugle de ses récits, créant l'impression que le temps n'a guère eu de pouvoir pour modifier les conditions de vie, les mœurs ou les croyances. On pourrait avancer, c'est l'une des particularités de ses récits de voyage, que, par exemple, l'histoire de l'Empire Ottoman, son expansion depuis plus d'un demi-millénaire, l'évolution de ses politiques, ses diverses conquêtes et ses guerres, sans parler de l'emprise impériale qu'il exerce sur une multitude de peuples, lui sont inconnues et, par conséquent, ne modifient en rien la façon dont elle rend compte des populations qu'elle rencontre dans ses pérégrinations. Hérodote, Ptolémée, Pline, Strabon, Ammien Marcellin ou, encore, Procope, lui servent de référence et s'avèrent la véritable porte d'entrée pour ses analyses et sa compréhension générale de ce qu'elle voit. Il faut cependant dire, pour la défense de Madame B. Chantre, que

l'histoire de ces régions est toujours fort méconnue à l'époque et que les textes écrits en arménien, en arabe, en turque ou en persan qui pourraient lui donner la moindre idée de la marche des derniers siècles et des vicissitudes de l'histoire orientales, n'ont encore connu que de très rares traductions en langue française et demeurent en grande partie inaccessibles, même à la bourgeoisie européenne qui voyage et qui ressent une curiosité pour des civilisations autres que la sienne. La culture gréco-latine demeure le filtre à partir duquel ce qu'elle observe, acquiert un sens pour la simple et bonne raison que cette culture s'avère pour elle la seule existante. Pour être le plus juste possible sur ce point important, il faut poser que cette ignorance n'est pas spécifiquement la sienne mais celle de la presque totalité de son époque. L'Europe a alors des idées très vagues de ce que peut être l'histoire de l'Asie Mineure et de l'Asie centrale, surtout des régions qui n'ont jamais connu l'influence de l'Empire romain.

Cela dit, l'imprégnation chez Mme B. Chantre de la culture gréco-latine est puissante. On perçoit à presque toutes les pages de ses récits l'ombre de la culture antique. La géographie de Bourdaret de même que sa toponymie restent latines et les très rares moments d'enthousiasme qui traversent ses écrits sont directement liés à la découverte de ruines qu'elle peut identifier grâce à sa connaissance de l'Antiquité. Je dirais que cette méconnaissance de ce que devient l'Orient depuis la conquête omeyyade n'aide guère à refroidir ses jugements à l'emporte-pièce. Il y a pour elle la grandeur antique qu'elle connaît de manière livresque puis, devant elle, ici et là sur son parcours, comme autant de bijoux abîmés, des ruines et des décombres qui s'avèrent des preuves de la décadence qui s'ensuit. Pour Bourdaret, il est évident qu'il existait autrefois de grandes civilisations dans ces régions éloignées mais que, malheureusement, « l'arrivée des hordes turques mit fin à cet heureux état de choses » (*En Asie mineure, souvenirs*, 446). L'Antiquité lumineuse disparaît sous les ténèbres orientales à l'exemple de la ville d'Eskişehir, qui se trouve au centre de l'Anatolie, « ancienne Doryleum, explique-t-elle, située sur la rive orientale du Thymbrius, le plus grand affluent du Sangarius. Sa fondation remonte aux dynasties phrygiennes ; Plin, Ptolémée la citent » (446). À sa grande tristesse cependant, il n'y a plus désormais que des vestiges sur l'emplacement actuel de cette antique cité romaine ; « les bains » comme « les palais » ont disparu le jour, poursuit-elle, où « la ville, saccagée de fond en comble, tomba aux mains des Barbares » (446). Bourdaret ne voit de Doryleum que de la poussière et des amoncellements de pierres. Même réaction lors de la visite du temple d'Auguste à Angora. « De la brillante cité

romaine, il ne reste, hélas ! que des ruines » (414). Désolation et connaissance du monde antique ne font qu'un à ses yeux.

Comme les régions visitées ne contiennent pas uniquement les décombres des civilisations gréco-latines, Bourdaret inclut aussi dans ses récits de longs commentaires, souvent sous forme anecdotique, sur les mœurs, les croyances et la vie des populations locales. Hurlement de chiens, taudis, puces, malpropreté, paresse, apathie, décadence, dégénérescence : voilà les mots d'usage les plus communs utilisés dans ses récits pour décrire ce qui en est de la vie orientale. La description est crue, directe et souvent brutale. Elle manifeste les sentiments d'effroi et de stupéfaction qui traversent la conscience de cette bourgeoise à la vue de ces villages où règnent la misère, le fanatisme et le sous-développement chronique. À Hadjin, par exemple, en Cilicie, dans un village arménien de trois mille maisons situé à 1050 mètres d'altitude, Madame B. Chantre note que les habitants sont « sauvages, hautains, peu hospitaliers [...] : nous sommes loin d'y trouver ce que nous cherchions en approvisionnement en tout genre. Le vin le meilleur n'est autre que du bon vinaigre, et tout est à l'avenant. Nous sommes chez des Spartiates » (*En Asie mineure, Cilice*, 164). Encore plus que cette analogie avec les habitants de Sparte, il faut noter que l'objet de son exaspération est des plus extensibles et ne s'arrête pas à un peuple en particulier : *l'autre*, dans le récit de voyageuses européennes, est souvent flou et a des dimensions élastiques. Il se situe dans des territoires et des aires culturelles diverses dont les frontières ne sont pas précises. Les descriptions des villages arméniens en Cilicie ne trouvent pas plus de grâce aux yeux de Bourdaret que, par exemple, les villages kalmouks dans le récit de Carla Serena, population de culture « bouddhiste-lamaïte » qui vit à proximité de la mer Caspienne et qui refuse toujours, comme l'explique cette dernière, la religion musulmane au profit de « la religion du Thibet » (6). En plus d'être, pour la plupart, analphabètes, commente Serena, les peuplades kalmoukes partagent « toutes les superstitions des nations ignorantes et [sont] fanatiquement attachées à leur croyance sans la comprendre » (165).

J'avance avec force que le choc ressenti par plusieurs Européens de cette époque, qu'ils soient hommes ou femmes, savants ou épouses, est essentiellement lié à un *habitus* urbain façonné par les transformations rapides et fondamentales effectuées par la révolution industrielle. L'absence de l'apport technologique, l'analphabétisme, le manque d'éducation et, surtout, l'absence de développement économique sont des constats qui reviennent constamment dans les récits de Mme B. Chantre. Les populations qu'elle visite sont *en retard* sur la marche de l'histoire

et *le progrès* que connaît une partie significative de l'Europe métropolitaine. L'infrastructure routière est désolante, les systèmes d'aqueduc sont dignes de l'époque médiévale, la canalisation est quasi inexistante, les méthodes agraires datent du début du néolithique. Ce choc exprime un point de vue technocentriste posant, du moins chez les voyageurs et voyageuses de culture française, l'idée saint-simonienne de la nécessité de transformer le monde sur des bases techniques et industrielles. Dans les récits de voyage de l'épouse du savant lyonnais, rares sont les pages où sont absentes des remarques sur les conséquences de ce sous-développement. La saleté des rues boueuses, la proximité de la vermine, la pauvreté générales des villages arriérés et crasseux rend encore plus misérable la vue du dénuement des enfants, de leur maigreur, de leur inculture, de leur caractère *quasi animal*. L'organisation rudimentaire qui caractérise *ces modes de vie attardés* rime avec indigence, privation, en un mot avec pauvreté entendue ici dans un sens large : retard industriel, asphyxie intellectuelle et impasse politique, pauvreté comme le dit la sociologie actuelle qui cumule en son sein le défaut d'avoir, le défaut de savoir et le défaut de pouvoir (Bühr et Pfefferkorn 287). Avec le spectacle des ruines, la description de la pauvreté des populations reste ce qui revient le plus souvent sous sa plume. Ces gens sont d'une pauvreté inimaginable, leur condition socio-culturelle est scandaleuse, leur retard technologique est consternant. C'est à partir de ce constat que j'envisage cette hypothèse paradoxale : en plus d'être un acte horrible, monstrueux et abominable, un acte qui repose sur un déni meurtrier de la dignité de l'autre, l'impérialisme européen est aussi pensé, par nombre de ses acteurs, comme une nécessité altruiste qui cherche à lutter contre la pauvreté générale qui caractérise, à l'époque, la condition de la plus vaste majorité des populations toujours *en retard* face aux mutations du monde industriel. Même si en raison de la violence exercée et de la déculturation qui s'en suit, cet impérialisme technico-industriel se remarque davantage là où l'expérience coloniale, qui manifeste sa force la plus extrême, sévit avec violence et brutalité, il ne vise pas seulement à modifier les conditions d'existence du monde extérieur à l'Europe ; il vise aussi l'Europe elle-même, ses zones agraires, ses bourgades perdues, ses régions limitrophes où règnent encore le sous-développement chronique et la misère qui résultent de l'absence des changements techniques, idéologiques, économiques et politiques qui façonnent et accompagnent l'urbanisation et la révolution industrielle au dix-neuvième siècle.

C'est pourquoi j'aime à souligner que Bourdaret n'est pas une tortionnaire et qu'elle ne cherche pas non plus à justifier par ses écrits la pratique de génocides culturels à chaque endroit

qu'elle visite. Pourtant, il demeure que ce qu'elle voit la perturbe dans le sens où elle trouve qu'il serait souhaitable que ces régions se développent et réforment leurs modes de vie et leurs mentalités. Pour elle, il semble scandaleux que *l'on vive encore de cette façon*. Comme Serena au pays des Kalmouks, comme Madame de Ujfalvy-Bourdon au Ferghana et sur les rives du Zeravchan, comme Madame Dieulafoy en Susiane, la détresse visible des populations locales trouble autant les voyageuses européennes que ce qu'elles décrivent comme l'archaïsme de leurs mœurs. La croyance au bienfait de la révolution industrielle oriente leur conception du monde et déteint inmanquablement sur leurs descriptions. Au milieu de la Cappadoce, par exemple, Mme B. Chantre remarque à propos de ce qu'elle nomme un « troupeau d'enfants » la suivant à la sortie de la ville d'Angora, que « leur corps seul s'est développé » et que leur « intelligence est restée rudimentaire » (*En Asie mineure*, 417). Non loin de là, dans un village où les derviches locaux l'accueillent par un spectacle de danse, elle note : « nous primes place au milieu d'un groupe de guenilleux et de vermineux dont la vue seule nous causa de terribles démangeaisons » (418). Leur musique, ajoute-t-elle, est « à la fois criarde, nasillarde et ronronnante » (418). « Rien n'y éveille la pensée de Dieu » (418). Les populations de Cappadoce sont des « débris des anciens occupants du sol, forcément mêlées de races diverses » (419). La pauvreté y est « sordide » (421), les femmes sont des « sauvagesses » (431), le peuple est « fanatique » (433), les marchands « n'ont aucune espèce d'instruction » et vivent « dès leur naissance au sein des superstitions les plus grossières » (441). À Césarée, « l'intérieur de la forteresse est occupé par un quartier turc dont la population est des plus misérables. Les ruelles étroites qui le sillonnent sont encombrées de fumier et de détritrus. Il règne ici une odeur infecte : tout n'est que poussière et misère [...] » (448). L'esclavage semble aussi aller de soi et la « vente des filles », surtout celles « qu'on appelle les Tcherkesses » (441), est une pratique courante. Il n'est pas rare non plus, ajoute-t-elle, de voir de jeunes filles se marier à l'âge de « treize ans » (453), ce qui entraîne une « précoce décrépitude » (455).

Le sort réservé aux femmes est un sujet qui scandalise Mme B. Chantre. « Captives, semi-captives, voire même libres, leur sort n'est jamais enviable » (441). La polygamie, surtout, heurte sa sensibilité et elle est révoltée du fait que cette pratique ne choque personne dans les villages. Un « libertinage incroyable », écrit-elle, existe dans les harems, libertinage qui reçoit l'assentiment général et semble des plus naturel aux femmes « d'autant plus que l'absence de toute culture intellectuelle [et] les lois de l'hérédité en font des jouets dociles et résignés tout prêts à ce rôle qui soulève notre indignation » (441). Analphabétisme, polygamie et sous-développement chronique



n'aident pas à embellir le tableau général. La Cappadoce est, pour qui la visite, un « pays encore demi-barbare » où les enfants, souligne-t-elle, sont plongés, indépendamment de leur sexe, « dans une ignorance de sauvage » (452). C'est ce spectacle contrasté qui revient page après page. Partout où la conduisent les expéditions de son mari, des populations cohabitent ici et là à proximité de vestiges architecturaux d'époques lointaines et grandioses. La misère jaillit sur les ruines des civilisations antiques. La vision de Bourdaret de l'extrémité asiatique de l'Empire Ottoman se résume au mieux par la réflexion suivante :

Et ce pays, qui semble vierge de civilisation dans ce cadre pastoral, vous réserve cependant des surprises, telles que la rencontre d'une pierre funéraire portant inscription grecque ; ou bien celle d'un fragment de colonne, vestige de l'époque romaine [...] ; toutes sortes de débris des dominations diverses ayant subjugué cette partie de l'Asie, et, [...] remontant à travers les âges, des bas-reliefs hétéens dont la mystérieuse présence dans la Ptérie et sur d'autres points n'a pas encore été expliquée. Ces débris, empreints d'un certain art, voire parfois d'un grand sens architectural, contrastent vivement avec les mesures de terre des bourgades modernes. C'est une mélancolique promenade que nous faisons dans le passé, plus vivant dans sa mort que le présent. (436)

C'est dans cet espace, « plus vivant dans sa mort que le présent », qu'Ernest Chantre réussit tant bien que mal à accumuler les cinquante mille mesures craniologiques effectuées sur les populations rencontrées village après village. Les réactions des personnes à qui l'on cherche à mesurer le crâne à l'aide du « nouveau compas glissière anthropologique », sont évidemment multiples mais il semble que la peur, la suspicion si ce n'est la totale défiance demeurent celles que note le plus souvent Madame B. Chantre dans ses trois récits de voyage. J'insiste sur le fait que parcourir le globe afin de mesurer le crâne des « races primitives » pour en tirer quelques statistiques utiles à l'avancement de la science anthropométrique demeure l'un des grands symboles de l'inhumanité, pour ne pas dire de la criante absurdité, de la conception du monde de plusieurs savants européens du dix-neuvième siècle. Autant, pourrait-on dire, Madame B. Chantre se scandalise-t-elle du fait que la polygamie ne scandalise guère dans ces régions lointaines, autant les populations visitées sont-elles abasourdies de voir qu'un Européen cherche par tous les moyens à leur mettre des grands compas de fer sur la tête en vue de comprendre on ne sait pas quoi exactement. Il faut dire que le savant explorateur ne lésine pas sur les moyens pour parvenir à ses fins. Il y a de bonnes raisons qui expliquent qu'Ernest Chantre soit le champion du financement ministériel de son époque. Il n'est pas le type à abandonner facilement la partie. C'est pourquoi on parle, on se fait insistant, on fait des promesses, on fait du troc et, surtout, on amadoue par

des moyens divers les chefs locaux en vue de s'assurer de la coopération des populations villageoises. Il reste que mesurer des crânes n'est jamais une tâche facile. À la rencontre d'une bande « semi-nomade » dans le Taurus cilicien, Ernest Chantre va aussitôt à leur rencontre et essaie de les convaincre de se faire mesurer : « Ils se disent Turcs, écrit Mme B. Chantre, et font les plus grandes difficultés pour être photographiés et mesurés. Ce n'est donc pas sans peine et surtout sans abondantes paroles que nous parvenons à recueillir quelques mesures et quelques portraits » (*En Asie mineure : Cilice*, 162). À Élisabethpol, en Arménie, les « Lesghiens Kasikoumouks » semblent les seuls disposés à se prêter à « la mensuration et la photographie » : les autres populations « croient voir dans les opérations de mon mari quelque manœuvre pour les enrôler et ils déguerpissent à toutes jambes » (*À travers l'Arménie*, 373). Dans un village sur les rives de la Koura, Ernest Chantre « parvient avec l'aide du chef de la police à mesurer quelques individus », ce qui provoque aussitôt une révolte, surtout chez les femmes, qui font preuve, s'insurge Madame B. Chantre, « d'une grande sauvagerie » en raison de leurs cris et de leur insoumission, sans parler qu'elles fuient en traitant le couple « de fils de chien » (378). Il demeure que cette expérimentation jugée fondamentale à l'avancement de la science est le but de l'expédition et s'inscrit dans une routine spécifique. C'est au cours de la matinée, lorsque la chaleur est moins accablante, qu'on se consacre « à la photographie et aux mensurations anthropométriques » (380). Habituellement, Ernest Chantre manie les compas alors que madame écrit « sous sa dictée les chiffres des mesures » (380). On fait équipe ; on travaille ensemble, toujours conscients que prendre des mensurations « n'est point aussi banal que ça en a l'air » (381). À Norachaine, village situé sur les rivages de la mer Caspienne, « [l]es Kalmouks se prêtent en tremblant aux opérations de mon mari ; leur visage exprime une telle terreur [...] qu'au bout de quelques instants une hilarité folle me saisit, et met le comble à leur intimidation » (381). La réaction des populations locales semble tellement incompréhensible qu'il devient parfois impossible à Bourdaret de garder son sérieux. Plusieurs ont peur et pensent que les mensurations de leur crâne pourraient leur jeter des sorts à l'exemple de cette « jeune servante brune comme une Tsigane [qui] vient, ébouriffée et apeurée, se prêter à mes compas qu'elle croit doués de quelque pouvoir magique » (254). On voit souvent des femmes fuir avec leurs enfants, redoutant « quelque maléfice de chrétienne » (286). À Choucha, note-t-elle à nouveau, aucune femme, qu'elle soit Arménienne ou Tatar, n'a « voulu se laisser mesurer la tête. Cela est sans doute un signe de sauvagerie et de superstition indéniable [...] » (408). Page après page, le lecteur comprend que

rien, finalement, ne tempère leur désir d'accroître leur échantillonnage. À Ghiroussi, petit village « situé à 1520 mètres d'altitude sur un petit plateau » (228), le savant-explorateur va même, raconte avec candeur Mme B. Chantre, jusqu'à déterrer des cadavres dans le cimetière local afin « de récolter quelques crânes » (228) utiles à l'élaboration de ses grands tableaux statistiques. Aucune retenue ne freine l'avancement de la science.

### **Définir le regard féminin de l'épouse exploratrice : voyage et malentendu**

Il semble incontestable que le récit de Mme B. Chantre se distingue de celui de son époux à la fois par la forme, le ton et la visée. Elle publie un journal de voyage, non un traité scientifique ; elle raconte et, qui plus est, use d'un langage qui ne laisse aucune place aux jargons anthropométriques. Mais comme j'ai cherché à le montrer, même si elle ne théorise pas et ne cherche aucunement à conceptualiser un quelconque savoir craniologique institutionnellement reconnu, force est d'avouer que Bourdaret ressent rarement de la sympathie pour les peuples qu'elle visite, de sorte que les mœurs de ces populations restent pour elle en grande partie inintelligibles. Rien ne laisse entrevoir dans ses trois récits un véritable effort intellectuel qui chercherait à décrire les mœurs d'une population autre que la sienne de manière à donner un sens à des coutumes et à un univers mental différents. Son désir de créer un récit réaliste à la fois simple et lisible ne la préserve aucunement des préjugés de son époque sur la décadence de l'Orient et sur des bienfaits de l'industrialisation. À l'instar de Madame de Ujfalvy-Bourdon, qui ne cesse de faire l'éloge du général Constantin Petrovitch von Kaufmann et de son œuvre civilisatrice au Turkestan, Bourdaret est hypnotisée par son propre mode de vie et demeure incapable de voir les villages qu'elle visite autrement que comme la preuve d'un retard historique lamentable. Peut-être, momentanément, on pourrait essayer de la défendre en soulignant qu'elle traverse des régions de l'extrémité de l'Empire Ottoman et du Caucase qui connaissent alors une certaine forme de chaos. La stagnation économique, les épidémies de choléra et de variole et, qui plus est, le massacre des Arméniens qui commence peu à peu à prendre des proportions importantes dans certains villages ne sont pas là pour faciliter son séjour ou encourager son ouverture ethnoculturelle. Il reste néanmoins que Mme B. Chantre ne cherche pas à comprendre ce qui se trame dans ces régions du monde. Il semble qu'elle ne se rende pas dans l'Empire Ottoman pour voir et analyser l'Empire Ottoman. Cette absence d'intérêt spécifique explique largement le fait qu'elle recourt au concept de barbarie pour expliquer les mœurs locales lorsque ni Hérodote, ni Strabon ne lui est utile. Le

fait qu'elle soit une femme, ne change rien dans ce paradoxal biais cognitif, pour ne pas dire ce biais culturel. Pour Bourdaret, le propre de ces multiples populations éparses dans des villages lointains se résume au fait qu'elles sont *en retard*. Ce n'est pas seulement elle qui pense ainsi, mais la vaste majorité de ses consœurs et confrères à Paris, à Londres, à Milan, à Moscou ou à Berlin. Les quelques rares voyageurs et voyageuses turcs, égyptiens ou même japonais, issus de milieux urbains fortement occidentalisés, qui ont la chance de parcourir le monde à la même période, tiennent aussi des propos similaires. La Stambouliote, entichée de culture européenne et rêvant à la Ville Lumière, entretient sans doute, en substance, exactement les mêmes préjugés sur les populations des rivages de la mer Caspienne que la Parisienne imbue de culture antique, suggérant que l'*habitus* urbain produit par la révolution industrielle et par les modifications des modes de vie pendant tout le dix-neuvième siècle ne s'arrête ni à des questions de religion ni à celles d'appartenance ethnique. Cela dit, ni Al-Tahtäwi le grand traducteur arabe du *Télémaque* de Fénelon envoyé en France par Muhammad Ali, ni le maronite Ahmad Fâris al-Shidiâq formé chez les Anglicans du Liban, ni encore moins le médecin ottoman Hayrullah Efendi, admirateur des Lumières et réformateur à époque du Tanzimat, sans nommer la japonaise Yosano Akiko, femme de diplomate et grande poétesse de l'ère Meiji, n'a eu un seul instant l'idée de mesurer les crânes des Européens avec des grands compas de fer lors de leur voyage en Occident ou, encore, d'expliquer à leurs lecteurs dans diverses tirades bien senties l'obligation qui incombe à leur civilisation respective de sortir les peuplades arriérées qu'ils visitent de la plus terrible misère collective<sup>3</sup>. Ce point est encore plus essentiel à souligner depuis que quelques chercheuses à l'exemple de Reina Lewis dans *Rethinking Orientalism : Women, Travel and the Ottoman Harem* ont commencé à publier des études sur des voyageuses orientales et sur ce que l'on nomme communément l'orientalisme ottoman. Le désir de voyager n'est pas, il va sans dire, un phénomène typiquement européen, ni encore moins la curiosité intellectuelle ou le désir de visiter une autre civilisation, loin s'en faut. La révolution industrielle, par contre, le mythe du progrès et les calculs anthropométriques débouchant sur des théories postulant l'infériorité raciale d'une partie plus que significative de la population du globe le sont entièrement. Comme le souligne Billie Melman dans son article fouillé sur l'évolution des analyses concernant les récits de voyage au féminin, la prudence est de mise et de nombreuses nuances s'imposent compte tenu de la nouvelle complexité des enjeux :

Le tournant le plus récent que constitue la redécouverte des récits de voyage non occidentaux, produits au sein du cadre de la colonisation, s'est révélé particulièrement fructueux. Il a remis en question des présupposés incontestés sur la relation entre le pouvoir, le genre et le voyage, et a ébranlé la posture européocentrique qui considère le voyage, la curiosité à l'égard de la différence et la mobilité comme des caractéristiques occidentales. Qu'il n'y ait pas de malentendu cependant : se prononcer en faveur d'une approche plus large et d'une redéfinition du voyage genré n'implique aucunement de le détacher du pouvoir, ou d'ignorer les hiérarchies liées à l'appartenance ethnique et à la race, au caractère occidental ou non occidental qu'il reproduit. (Melman, par. 27)

À la même époque où Monsieur et Madame Chantre préparent leur voyage en Asie Mineure, paraît à Paris le dix-huitième tome des Rougon-Macquart, *L'argent*, dans lequel tous les préjugés usuels sont utilisés pour décrire ces lointaines régions qui se situent au-delà de la Méditerranée. Quel est le but, au juste, de la Banque Universelle si ce n'est, en reprenant les paroles de Saccard lui-même, d'épouser « les projets de réveil » sur l'Orient de façon « à battre cette vieille terre, endormie sous la cendre des civilisations mortes » (Zola 59). Le principe selon lequel l'Orient doit être régénéré par l'apport de l'Occident, produit des discours, des idées, des théories et, encore, des représentations qui ont un pouvoir magnétique fabuleux dans l'univers culturel du dix-neuvième siècle : rares sont ceux et celles qui y échappent véritablement. Je termine cet article en avançant l'idée que le voyage n'assure aucunement une meilleure compréhension de l'autre et que l'ouverture d'esprit autant que la curiosité intellectuelle ne garantissent malheureusement de rien. Malgré le fait qu'elle soit une aventurière, une femme lettrée, une femme singulière qui ne se satisfait pas des mœurs rangées et des mondanités usuelles propres à son milieu social, Mme B. Chantre n'a pas moins de préjugés que ses contemporains ; elle en a même davantage pourrait-on dire, persuadée en raison de ce qu'elle a vécu, que ces régions lointaines sont peuplées de « sauvages » et de « barbares » prisonniers de leurs mœurs et bêtement apeurés lorsque vient le temps de se faire mesurer le crâne. Leur retard sur tous les plans lui semble à ce point colossal qu'il lui est parfois impossible de ne pas éclater de rire en les observant. Les trois récits de Bourdaret suggèrent tristement peut-être qu'il ne s'agit pas de voir pour comprendre ou de visiter pour s'ouvrir l'esprit à des cultures différentes comme si la relation avec l'altérité nécessitait avant tout, indépendamment du genre, de l'éducation ou de l'intelligence, une forme de déprogrammation civilisationnelle radicale, déprogrammation quasiment impossible à atteindre au moment où l'Europe domine le globe et la révolution industrielle atteint son apogée.

## Bibliographie

- Ballas, Shimon. « Voyages en sens inverse : la France vue par deux écrivains arabes au XIXe siècle ». *Cahiers de la Méditerranée* 35-36.1 (1987). 153-164.
- Barthold, V. V. *La découverte de l'Asie. Histoire de l'orientalisme en Europe et en Asie*. Tr. du russe. Paris : Payot, 1947.
- Bourguinat, Nicolas, dir. *Voyageuses dans l'Europe des confins (XVIIIe- XXe siècles)*. Strasbourg : PU de Strasbourg, 2014 [en ligne].
- Broc, Numa. « Les explorateurs français du XIXe siècle reconsidérés ». *Revue française d'histoire d'outre-mer* 69.256 (1982). 237-273.
- Bihr, Alain et Roland Pfefferkorn. *Dictionnaire des inégalités*. Paris : Armand Colin, 2014.
- Chantre, Ernest. « Nouveau compas glissière anthropométrique ». *Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon* 121 (1893). 83-85.
- . *Recherches anthropologiques dans l'Asie occidentale. Missions scientifiques en Transcaucasie. Asie mineure et Syrie – 1890-1894. Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon*. Tome 6 (1895). 9-252.
- Chantre, Madame B. « À travers l'Arménie Russe ». *Le tour du Monde*. Paris : Hachette (1891), 369-416.
- . « À travers l'Arménie Russe ». *Le tour du Monde*. Paris : Hachette (1891). 225-288.
- . « À travers l'Arménie Russe ». *Le tour du Monde*. Paris : Hachette (1892). 161-192.
- . « En Asie mineure, souvenirs de voyage en Cappadoce ». *Le tour du Monde*. Paris : Hachette. Nouvelle série 35 (29 août 1896). 409-480.
- . « En Asie mineure, Cilicie ». *Le tour du Monde*. Paris : Hachette. Nouvelle série 13 (26 mars 1898). 157-1890.
- Dodane, Claire. « Yosano Akiko (1878-1942). Le séjour à Paris d'une Japonaise en 1912 ». *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 28.2 (2008). 194-203.
- Ernot, Isabelle. « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIXe siècle) ». *Genre & Histoire* 8 (2011) [En ligne].
- Ertugrul, Bilge. « Regards arabes et ottomans sur l'Occident ». *L'ailleurs de l'autre : Récits de voyageurs extra-européens*. Rennes : PU de Rennes, 2009 [en ligne].
- Irvine, Margot. *Pour suivre un époux. Les récits de voyage des couples au XIXe*. Montréal : Nota Bene, 2008.

Lewis, Reina. *Rethinking Orientalism. Women, Travel and the Ottoman Harem*. Oxford : Oxford UP, 2004.

Meaux, Lorraine de. *La Russie et la tentation de l'Orient*. Paris : Fayard, 2010.

Melman, Billie. « Orientations historiographiques ». Tr. Céline Grasser. *Clio* 28 (2008) [En ligne].

Patou-Mathis, Marylène. « De la hiérarchisation des êtres humains au paradigme racial ». *Hermès, la revue* 66.2 (2013). 30-37.

Serena, Carla. *Seule dans les steppes. Épisodes de mon voyage aux pays des Kalmoucks et des Kirghiz*. Paris : Charpentier, 1883.

Ujfalvy de Mezökövesd, Charles-Eugène. « Quelques observations sur les Tadjiks des montagnes, appelés aussi Galtchas ». *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*. IIIe série, 10 (1887). 15-43.

Zola, Émile. *L'argent. Les Rougon-Macquart*. Tome V. Paris : Pléiade, 1967.

---

#### Notes

<sup>1</sup>Cette phrase de Paul Broca connue sous plusieurs variantes est célèbre chez les explorateurs crâniologues de la fin du vingtième siècle : voir à ce sujet Margot Irvine, p. 124, et Charles-Eugène Ujfalvy de Mezökövesd, p. 16.

<sup>2</sup>On se doute que cette incapacité à comprendre l'histoire de ces peuples d'Asie n'est pas, à proprement dite, française. Selon Lorraine de Meaux, de Pierre le Grand jusqu'à la fondation de Vladivostok à la fin de juin 1860, les Russes auraient conquis un Orient perçu aussi essentiellement comme sans histoire, sans culture pour ne pas dire sans civilisation.

<sup>3</sup>Pour la conception de l'*ailleurs* chez l'*autre*, on consultera, entre autres, Shimon Ballas ; Claire Dodane ; et Bilge Ertugrul.